

Lettre du Vietnam (février 2006)



Les planchers de l'aéroport Tan Son Nhut de Hochiminh Ville sont une façade du régime. Immaculés, luisants comme une patinoire, ils sont scrupuleusement et cérémonieusement polis à l'instar des policiers et douaniers flottant dans leurs uniformes vert acide. Les sandalettes en caoutchouc de vieux pneus ont été remplacées par les chaussures en cuir du bon faiseur mais l'attention sévère des fonctionnaires, tempérée d'un brin de courtoisie, ne s'est pas relâchée. Au bout des halls réfrigérés et quasiment déserts (A signaler les belles toilettes en face du comptoir des visas, où le formulaire peut être longuet) le coup de poing des 33° moites de Saigon et de la fureur motocycliste réunis.

Embarquement pour Vung Tau sur l'autoroute à péage (formellement interdite aux chars à zébus) qui charrie un torrent mécanique le long de la rivière de Saigon et coupe, en direction du sud – est, à travers une épaisse couche de chantiers navals, d'usines, de dépôts et travaux divers mais poussiéreux d'où émergent les premiers condos et les investissements étrangers multipliés par la Corée, le Japon et la Thaïlande... Prospérités espérées.

Vung Tau, sous le nom de Cap Saint Jacques, fit les beaux jours balnéaires de l'Indochine française (souvenez vous des tonkiki tonkinois, des Annamites et des Cochinchinois) La ville compte désormais 180 000 habitants, toujours à 130 km de Saigon mais peu à peu attirée dans la grande banlieue de la mégapole de 8 millions ; 12 millions avec les travailleurs migrants, résidents illégaux ne possédant pas le certificat de résidence « ho khau »

Vung Tau reste balnéaire pour les larges masses du ouiquende, pétrolière (les premières plateformes sont visibles au large par temps clair), volontiers port de pêche et centre commercial, et très abonnée aux joies de la spéculation immobilière dans l'économie socialiste de marché. A ces titres elle se lève très tôt (mais fait la sieste coloniale) et s'agite beaucoup autour des deux instruments du progrès du genre humain que sont la motocyclette et le téléphone portable.

La Petite Colline est encore surmontée des fortifications françaises qui commandaient la rade et servirent finalement aux armées du Mikado (l'Indochine resta vichyste jusqu'en 1944) Le tas d'ordure accoté aux bunkers de la gloire militaire d'outremer est un rappel philosophique de l'impermanence des actions humaines et de l'immanence du karma. A preuve, c'est de cette même rade que les Américains embarquèrent en 1973 leurs derniers bataillons en attendant l'intermède final du toit de l'ambassade en avril 1975.

La promenade du bord de mer n'est pas sans un petit charme rétro, le soir quand les lampions s'allument sur les établissements de distraction et de plaisir et que souffle une brise marine sur les terrasses des bistros nichés dans la petite falaise. C'est à quelques encablures, dans une ruelle étroite et arborée, un peu abritée des décibels, que la Famille de Lynn possède la maison qui nous accueille, restaurée et mise aux normes du confort de l'occident décadent. Charme supplémentaire : le terrain de golf est à 10 minutes de motocyclette.

Depuis que je suis ici, je ne suis pas seulement l'Honorable Etranger mais aussi, grâce au surcroît de prestige que me donne l'âge et ma position de Prince consort, un bibelot précieux (et légèrement encombrant) que l'on protège avec ferveur. Si faire une course dans la rue commerçante voisine ne requiert qu'un ou deux gardes du corps, le transport chez le coiffeur est un exercice d'une toute autre ampleur s'agissant d'une escorte motocycliste. La caravane triomphale, à peine gâchée par le caprice d'une bougie encrassée en plein milieu d'un gros carrefour orné

de feux plutôt décoratifs (sitôt réparée, il y a toujours un petit garage à portée de bougie) la caravane, triomphale donc, me livre entre les mains du figaro, Cousin n°3 de la Cousine Phuong (une solide garantie) Dûment prévenu, il hèle sa Sœur la manucure qui derechef trotte vers nous avec son petit barda, accompagnée d'une belle sélection de voisins venant voir de visu la bête. Pas russe (soulagement) pas américain (déception) français (ah bon)

Si la coupe elle-même est affaire connue avec peu de variations ethniques, en revanche, la recherche du poil follet, du duvet égaré, du barbillon dans la narine et autre végétation buissonnante est une aimable spécialité locale. Allongé sur le dos, un pied dans une bassine, l'autre dans le giron de la Sœur aux doigts de fée, j'entrouvre l'œil sur mon champ de vision tout entier occupé par le visage de l'artiste, l'œil tétanisé par la concentration, traquant la pilosité traîtresse et l'éradiquant sans faiblesse.

La Soeur entame le deuxième pied et prépare la deuxième main quand le Frère aborde la phase finale, qui d'un avis généralement partagé dans les cercles informés, est la plus délicate : le nettoyage / massage / débroussaillage de l'oreille et du conduit auditif externe. Concentration, geste infaillible, perfection chirurgicale, soin du détail, satisfaction du travail bien fait, c'est à la qualité de l'extirpation des poils surnuméraires qu'on reconnaît les grands peuples.

La Nationale 1, à l'instar de toutes les routes importantes, n'est qu'un long corridor urbanisé d'une laideur architecturale rare et d'un mépris massif pour l'environnement, dominé par quelques compartiments chinois flambant neuf et nouvelle formule de trois ou quatre étages au style résolument sino grec (quelquefois mâtiné de minoen ancien) et toujours surmonté d'un coquet petit drapeau rouge frappé d'une faucille et d'un marteau d'or.

La Voix Dissidente susurre qu'au service dévoué des larges masses, certains camarades sont énormément plus égaux que d'autres et d'autant plus fervents communistes que le Capital (et la villa qui va avec) leur vient plus naturellement.

Pour ne fâcher personne et satisfaire le touriste, on vantera le pittoresque de la route, son authenticité indéniable, voire son caractère ethnologique et on admirera très sérieusement la formidable énergie que les Vietnamiens, peuple admirablement travailleur et diligent - on le sait, apportent à survivre dans un contexte de très grande pauvreté (il n'y a pas de misère en terres communistes, c'est bien connu) Admirable aussi est leur immense ingéniosité pour rassembler les 630 dollars de PIB par an et par tête d'habitant dont les statisticiens créditent généreusement le pays.

Incidemment le pays entre dans son plan quinquennal 2006 / 2010 dont on a glané les grandioses objectifs dans un hebdo du Parti aimablement imprimé en français et dont le style ne nous est pas entièrement inconnu :

« Augmenter la compétence de la direction et la combativité du Parti, faire valoir la force de toute la nation, dynamiser de façon intégrale l'œuvre du Renouveau, mobiliser et utiliser mieux toutes les ressources, développer l'industrialisation et la modernisation du pays, développer la culture, réaliser le progrès et l'égalité, renforcer la défense et la sécurité, maintenir la stabilité sociopolitique, sortir au plus tôt le pays de l'état de sous-développement, créer les fondements permettant au Vietnam de devenir en 2010 un pays industriel. » Ca ne s'invente pas.

Pour autant il y a peu de mendiants visibles mais beaucoup de solliciteurs pour vendre un petit quelque chose et une multitude infinie de petites échoppes. Le non emploi et le sous emploi paraissent visiblement menaçants dans le pays surpeuplé et, hormis les deltas, assez peu naturellement fertile ; 320 000km², c'est peu pour 83 millions d'habitants au dernier comptage. Dans une Asie qui court, le Vietnam marche, grogne la Voix Dissidente, d'un anticommunisme volontiers primaire et roboratif.

Evidemment, visiter la perle tropicale de Nha Trang (ses eaux turquoise, ses coraux multicolores, ses îles paradisiaques et son sable blanc, dit la brochure) sous une pluie tenace et par une mer grosse et grise, est une maladresse.

Heureusement Jonathan, l'ami canadien de Laura, est asthmatique confirmé. Et la ville recèle en son sein le Père Ngo Hanh, docteur et acupuncteur qui s'est fait une spécialité du traitement de l'asthme et que la diaspora vient de très loin consulter. Nous nous présentons à 8 heures au petit hôpital de charité dont la consultation ouvre sur le trottoir. Longue écoute des pouls de J. à qui le Père propose l'Opération. Jonathan frais débarqué du Canada semble un peu dépassé par les événements et par l'hygiène générale des lieux. Après un douloureux combat intérieur, il consent à se faire inciser la base de l'index pour qu'on en retire les minuscules nodules cause du mal. Premier résultats dans 3 mois. On vous rendra fidèlement compte.

Courbettes, donation, bénédiction et remerciements nous évacuent vers la voiture et les tours Cham (Pensées pour la récente expo à Guimet, pour Parmentier à Danang, le re-découvreur de cette culture hindouiste cousine de celle de Angkor et annihilée par la descente inexorable des Vietnamiens du Fleuve Rouge vers le Mékong au cours des siècles) Les tours de Po Nagar parfaitement rénovées dans leur état de splendeur du 10^{ème} siècle, sont bardées d'une petite couche de touristes et d'une grosse couche de vendeurs de pacotille. Du terre-plein des tours (Temple de Civa en réalité), belle vue sur l'immense port de pêche artisanal, sur le Grand Pont de la rivière Cai et sur la vieille ville des pêcheurs.

La rude montée vers Dalat, par le raccourci de Pham Rang Thap Chan via Ninh Son, traverse les terres des tribus allogènes peu à peu colonisées par les paysans vietnamiens (On se souvient des révoltes contre la spoliation, durement réprimées dans les provinces de Thai Binh et de Dong Nai) Route peu entretenue, déboisement

par endroit total, sols latéritiques lessivés, misère abjecte des hameaux. Tristes tropiques, quoi ! Seule la capitale provinciale s'enorgueillit de luxueux bâtiments officiels seules constructions dont le coût est apte à générer des revenus pour les malheureux fonctionnaires affectés dans des terres si éloignées du ciel (la Voix dissidente encore)

De la Dalat fraîche (2000m d'altitude) pour coloniaux épuisés par les miasmes du climat restent encore quelques 2000 villas de style basque, l'Institut Pasteur, le Couvent des Oiseaux, le Petit Lycée Yersin, l'imposant hôtel devenu Sofitel, le Café de la Poste devenu Novotel et la résidence d'été de Bao Dai, musée usé par le piétinement des prolétaires (prendre les patins SVP) admis à visiter les fastes impériales d'antan. Et aussi le somptueux golf de Bao Dai voluptueusement étalé dans la pinède qui surmonte la ville et le lac central créé par les Français (Nous y fîmes 18 trous en famille par un glorieux matin frais et lumineux) Pour le reste, c'est comme le reste. Les vagues d'urbanisation prennent le site d'assaut, le colmate, et le submerge. Dalat l'éthérée devient une ville bétonnée comme les autres.

On visite la chute d'eau (nature préservée, refuge sylvestre) au coeur de l'agglomération. La matrone grassouillette au sourire aurifié qui vend les billets d'accès au site dans sa guérite en béton peinte aux couleurs vives du plus pittoresque effet, précise aimablement que la chute est à sec pour nettoyage annuel et que le billet vaut 2000 dong.

Ainsi va le tourisme au Vietnam dont c'est un des grands axes de développement prioritaire. Ca va être dur, très dur et hormis les grands sites inscrits au portefeuille des actions sûres (Hanoi, Halong et Hué, les sites cham et quelques autres) les attractions sont rares, usées par le tourisme local et d'un intérêt trop anecdotique (bains de boue, cuisson des œufs dans l'eau sulfureuse, ponts suspendus, bribes de téléphériques, table tournante...) pour vraiment convaincre les voyageurs à devises. La riviera de Mui Ne, près de Phan Tiet, au sud de Nhatrang est cependant une tentative assez réussie, dans le genre luxe et volupté, golf et boissons glacées autour des piscines bleues, pour recréer la plage tropicale paradisiaque de carte postale.

En outre les pancartes, signes, enseignes et indications sur la voie publique sont solidement et seulement rédigés en vietnamien depuis l'interdiction des langues étrangères et du chinois consécutives à la campagne contre les pollutions spirituelles et étrangères de 1995. En dehors du centre des grandes villes et des réceptions des grands hôtels où l'on pratique un peu le vietglish, l'anglais paraît très peu parlé. Ce n'est pas que l'on ne l'enseigne pas, au contraire : Le Cousin n° 8, Danh, est imposé d'une heure supplémentaire de cours particulier d'anglais par jour (c'est ainsi que les profs survivent) pour sa fille. Les résultats finaux sont étrangement semblables à ceux obtenus en France dans l'enseignement des langues étrangères : Elles restent très étrangères. Comme quoi, la pédagogie ne connaît pas de frontières.

Le français, lui, paraît avoir totalement disparu si on excepte quelques illusions d'optiques entretenues par les bureaucrates de Hanoi qui connaissent nos faiblesses et visibles seulement dans les jumelles subventionnées et grossissantes des francocrates du 7^{ème} arrondissement. En tous cas je n'ai pas parlé une seule fois en français hors du cercle familial.

C'est sur la N 20, en descendant de Dalat à coups de klaxon redoublés, que Duoc, le chauffeur et guetteur aguerri, repère la modeste entrée de la ferme de l'Oncle n° 7 dissimulée derrière une rébarbative haie de thanh long, l'arbre à fruits du dragon, dont l'aspect à lui seul cause de science-fiction. ; une grande maison fraîche et confortable occupe le devant de la plantation de caféiers robusta (et accessoirement de poivriers) qui dévale jusqu'à la rivière sur 5 hectares ; Une surface considérable et un peu inexplicable car Oncle n° 7 n'a pas de sympathie pour... Passons. Ceci explique peut être le soin qu'il apporte à se fondre dans le paysage et à cacher sa modeste prospérité d'autant que la dernière campagne caféière (novembre 2005) a connu de très beaux prix.

Bu le café glacé, mangées les graines de pastèque, visités les caféiers et poivriers, vérifié la santé des poules, prises les photos réglementaires dans l'ordre et la présentation protocolaires, redressées les dernières courbettes, on considère que la visite est un succès total ; J'ai même été très bon, paraît-il, dans le grognement approbateur mais mâle, l'inclinaison digne sans raideur et l'intérêt particulier et diligemment soutenu que j'ai montré pour la culture du café (et accessoirement du poivrier) ; Dont acte.

Plus bas sur la N 20, c'est la traversée des premiers bourgs tonkinois. Sommes nous dans le Lam Dong ou le Dong Nai ? La carte ne le dit pas car elle est fausse, vieille tradition cartographique des démocraties populaires soucieuse d'égarer les potentiels espions étrangers.

Suite aux accords de Genève (21 juillet 1954) mettant fin à la guerre d'Indochine (60 000 victimes françaises, 500 000 vietnamiennes), deux entités sont créées, séparées par le 17^{ème} parallèle (en fait par la rivière Ben Hai au nord de Hué) avec un droit de passage libre de trois mois avant la clôture de la nouvelle frontière. 900 000 tonkinois, catholiques dans leur majorité, quittent ainsi le Nord sous la houlette de leurs pasteurs et transportent leurs pénates dans cette région de plateaux alors peu peuplée, et principalement de populations allogènes. La densité des villages et de la population, le nombre d'églises et de chantiers de nouvelles églises qui signalent les paroisses, la hauteur des clochers, la frénésie d'activités et le nombre de petites boutiques témoignent de la juste image des *nguai bac* (nordistes) réputés pour leur dureté au travail, leur industrie et leur attachement au cadre villageois et aux traditions.

Duoc le chauffeur est d'une diabolique habileté à piloter notre véhicule automobile ; Il est aussi armé d'un courage frôlant l'inconscience et doté d'un excellent karma pour échapper aux camions mugissant et aux autobus rugissant qui se taillent la route à coup d'avertisseurs. Ceux-là restent sur le podium des plus bruyants objets sonores de la planète automobile, dans le registre du cri du Tyrannosaure Rex en colère ou en rut. En passant, on rend ici un hommage senti aux autorités vietnamiennes qui interdisent formellement aux étrangers la conduite des véhicules automobiles et sauvent ainsi pas mal de vies humaines (sauf chez les cardiaques)

Une infortunée erreur d'itinéraire nous fait traverser Binh Hoa l'industrielle à la sortie des usines. La bouillie motocycliste est épaisse, même les monstres ci-dessus mentionnés sont tenus de ralentir (mais pas de lâcher l'avertisseur) et le spectacle est dantesque quand aux grands ronds points se croisent dans le même élan volontaire la priorité à droite, la priorité à gauche, le daltonisme aux feux et le fatalisme bien connu de la race jaune. Je ferme les yeux et remets mon âme au créateur du moteur à explosion.

Retrouver une heure plus tard le patio bien frais de Vung Tau sous l'ombre du saké (l'arbre climatiseur) au bout de l'allée vernissée, le clapotement discret des pieds nus précédant la bière glacée, le bruit apaisant de la cascade, le courant d'air qui caresse le coup de soleil, le murmure du jacquier qui se coule dans la brise de la marée du soir, c'est sérieusement rasséréner une âme meurtrie par les exténuantes émotions automobiles.

C'est dans ce patio que, sensibles à la subtilité de l'air rafraîchi par le confort et le bassin aux carpes, que les langues se délient.

D'abord celle du mainate. Elevé par un vieux chinois cathareux au bord d'une route passante, il salue le premier soupçon de l'aube blêmeissante par une bande sonore d'un volume inattendu. Au choix, l'imitation parfaite du cathare expectorant longuement ou le cri de victoire du 35 tonnes qui a vaincu un bataillon de motocyclistes. Le volatile ayant un coffre exceptionnel, l'effet est garanti.

Quand le mainate a mis son bonnet pour la nuit, le genre humain peut s'exprimer, d'autant plus librement que l'isolement du patio est rassurant, que la Famille comprend des Viet Kieu (diaspora vietnamienne à l'étranger, officiellement les compatriotes d'outremer), que les étrangers en son sein sont légaux et dûment déclarés à la police du quartier, que le dit quartier bénéficie du logo Kho Phu Van Hoa (quartier civilisé i.e. bien tenu et sans criminalité), que l'expression orale est désormais tolérée par le régime, récupérée qu'elle est par les différents clans qui se partagent le pouvoir au mieux de la promotion de leurs intérêts et qu'on ne voit jamais la queue d'un agent de la force publique dans la ruelle. Pas besoin, dit la Voix Dissidente, tous les taxis motos sont des indics.

La chanson est triste mais pas très nouvelle. L'Oncle Ho reste l'icône absolue dont les enfants ressassent inlassablement les louanges et les mantras. Mais l'Oncle Ho est mort et le glorieux parti des libérateurs de 1975 a chaussé les pantoufles et découvert les comforts du pouvoir éternel. Pas d'élections, pas de syndicats, pas de presse hors du parti, une opposition dans le parti, courageuse certes mais microscopique et muselée. Alors forcément, on devient un géronte, fils de géronte et père de futur géronte, et on s'accroche au pouvoir comme le bernacle au rocher (Ca, en France, on connaît aussi) Corruption généralisée, conservatisme et propagande vide de sens d'un côté, fatalisme, impuissance, peur, sourd mépris, voire haine de l'autre. Les plus informés placent désormais leurs espoirs dans l'entrée du pays à l'OMC, y voyant l'éventuelle pichenette vers une évolution à la chinoise. Bonne chance, Camarades !

Comme dit K qui s'en étouffe d'indignation, ce n'est pas le vol qui est reproché aux propriétaires du pouvoir, c'est plutôt de tout voler et de ne rien laisser derrière. De vrais criquets pèlerins. C'est le parti et le gouvernement (même combat) qui sèment les taches de prospérité des maisons neuves, des boîtes de nuit, des belles motos. C'est la police qui rackette les motocyclistes, camions et autobus systématiquement et régulièrement. Ce sont les firmes d'état (chaque ministère a les siennes) qui se distribuent les marchés aux mieux des intérêts très particuliers.

Alors le communisme, Camarades, c'est la lutte pour le pouvoir, à mains nues, entre les vieux conservateurs qui ne veulent rien changer et les jeunes conservateurs qui veulent changer un petit peu pour prendre leur place. Entre les deux, le fleuve du temps passe : Ainsi dix ans de discussions ont été nécessaires pour envisager la suppression des visas pour les touristes et ce n'est pas encore gagné. Comment vivront les ambassades s'il n'y a plus la manne des visas, et la sécurité publique et la police des frontières ? K. est sûrement une mauvaise langue.

L'avantage des régimes prolétariens c'est qu'on peut travailler longuement pour le peuple sans pleurer sa peine. Chez C, compatriote d'outremer et investisseur (fripes et nippes pour l'export) la semaine est de 6 x 8 heures pour 50 euros/mois. Les candidats affluent et disent merci quand ils sont embauchés. Pourtant cette somme n'assure pas la survie ; 50 euros c'est un million de dong, une soupe au marché vaut jusqu'à 5000 dong, faites le calcul. Et voilà ti pas que l'Europe s'y met, y voit du dumping et érige des barrières douanières aux importations de chaussures en provenance du Vietnam (et de Chine) Pauvres Vietnamiens, coincés entre leur parti et notre CGT !